

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES



Numéro 3
Décembre 2009

Trabeurks et virux H8N6

Des fois, mais des fois seulement, on se demande pourquoi nous lisons de la science-fiction. Si je ne me retenais pas, je vous raconterais bien une histoire. Bon, je ne me retiens pas...

Imaginez, une planète grouillante d'activités, dominée par des gouvernements, purs fleurons de la démocratie. Sur cette planète parasitent, camouflés parmi la population d'autochtones, une dizaine de milliers d'individus iconoclastes dont la seule raison de vivre est de tirer cent bucks de quelque chose qui en vaut un seul. Le plus beau est que ça marche. D'un point de vue logique cela paraît impossible ? C'est vrai et pourtant sur cette planète innocente c'est vrai ça marche ! Bon, forcément ce qui devait arriver arriva tous ces bucks virtuels accumulés demandèrent une contrepartie en bucks réels et POUF : la bulle explosa. Les trabeurks responsables de cet état de fait furent bien punis : ils ne toucheraient leurs primes annuelles (de quoi payer 1 000 salaires annuels d'employés) qu'avec du retard.

Les gouvernements des plus grandes démocraties de la planète payèrent les organismes des trabeurks afin que ceux-ci puissent recommencer à jouer avec les bucks le plus rapidement possible. Pendant ce temps les autochtones eux, durent subir toutes les conséquences du jeu des trabeurks. Mais il est vrai que la terminologie « dommage collatéral » doit bien servir à quelque-chose.

Ils ne sont pas aidés sur cette planète, en plus des trabeurks il existe une faction assez étonnante appelée « granlabofarmatik ». La raison d'exister de cette faction n'est pas très claire. On pourrait imaginer en effet qu'un sujet aussi important que la santé publique dans une démocratie devrait être le fait des représentants des premiers concernés :

ses citoyens. Que nenni !

Ce sont les granlabofarmatik qui gèrent la santé des citoyens. Soyons clairs ce n'est pas très très bien fait puisqu'ils suivent les directives des trabeurks. Or, il est beaucoup plus rentable de vendre 10 bucks le bout de petite pilule qui redonne de fières érections aux membres de sexe masculin, 6 bucks le gramme de crème qui gomme rides / peaux d'oranges / poils pubiens disgracieux (au choix) aux membres du sexe féminin qu'1/2 buck la plaquette d'antibiotiques à une peuplade joueuse et sans Histoire d'autochtones à la peau bleue (c'est une planète bizarre hein ?) en train de crever d'une épidémie enrayable sans autres efforts.

Et puis tous les deux trois ans, PAF ! un coup de panique hystérique : la grippe tueuze. Avec un qualificatif animal pour la rendre encore plus dangereuse. Un virus capable d'attaquer une poule ou un cochon, c'est vrai qu'on a encore moins envie de l'attraper ! Donc vendons des vaccins non testés avec la complicité des grandes démocraties qui nous gouvernent. Mieux : culpabilisons ceux qui refusent l'injection miracle dans des lieux de concentration.

Heureusement ce n'est QUE de la science-fiction

Jean-Hugues Villacampa.



La Tête dans les étoiles

Phénomène J 3, Montault 49100 Angers

Rédaction :

Jean-Hugues Villacampa, Patrice Verry, Artikel
Unbekannt, Justin Hurlé - Illustrations / Logos :
Yves Besnier

Les différentes manières de raconter un vampire

Au commencement il y eut Bram Stoker qui traduit à sa façon l'histoire de Vlad Basarab dit 'Tepes' (l'empaleur) ou Draculea (le dragonneau). Dracula, l'œuvre la plus connue de Stoker, parue en 1897, est aussi la plus méconnue. Ces images qui viennent d'ailleurs mais tellement présentes quand elles se reflètent sur nos rétines par l'intermédiaire des écrans de cinéma ont complètement fait oublier cette œuvre poignante et romantique. Si vous ne me croyez pas lisez-le. Vous serez alors à même de juger tout le drame de ce vampire qui meurt de trop aimer. Vous serez à même d'évaluer la distance entre le roman et ces différentes manières qu'a eu le cinéma de raconter un vampire.

Le vampire muet : Le Nosferatu de Murnau est sans doute le plus connu des cinéphiles.



Le cinéma muet remplace la parole par le geste expressif, voire excessif, le jeu des éclairages, les contrastes. Nous sommes bien loin du romantisme. Ce Nosferatu est terrifiant. Mais l'on ne peut s'empêcher de sourire à la vue de ce vampire qui se dresse tout raide de son tombeau (il doit avoir une planche dans le dos). Quoi qu'il en soit, l'atmosphère est pesante à souhait pour un film d'horreur. (Le film sera repris en 1979 par Werner Herzog avec l'excellent Klaus Kinski dans le rôle titre... mais nous ne sommes plus à l'ère du muet).

Le vampire Hammer : Tout le monde connaît Christopher Lee. Et tout le monde connaît la Hammer films avec sa cascade de monstres... à suivre. C'était l'époque du filon qu'on tient et qu'on ne lâche plus. Il faut des suites. Dracula passe son temps à mourir (profitez-en pour dresser le catalogue des façons de tuer un vampire) et à réapparaître dans le film suivant.

Malgré tout on a une série assez plaisante avec une interprétation à la fois théâtrale et cinématographique. Je n'ai pas vérifié si le dentier de Christopher Lee avait été vendu sur eBay.

Le vampire séducteur : Quand le Dracula de John Badham a obtenu le prix du Festival international de Paris du film fantastique et de science-fiction en 1980 ce n'était pas immérité.

Quel séducteur ce Frank Langella ! On n'avait plus l'habitude de ce genre de vampire. Quand Dracula entrait en scène, il avait une telle présence qu'il en effaçait les autres acteurs. C'est cela le pouvoir hypnotique du vampire. L'ambiance du film est assez proche de celle du roman. Et n'oubliez pas : un vampire ne peut entrer chez vous si vous ne l'y invitez pas !

Le vampire gothique dans toute sa splendeur : En 1993 la censure n'est plus ce qu'elle était... et l'on peut montrer les choses de façon beaucoup plus crue ! Coppola ne s'en prive pas et nous offre un spectacle d'une beauté noire qui permet

à Gary Oldman de donner toute la mesure de son talent à travers les divers avatars du comte Dracula.



L'ambiance est brumeuse, angoissante, sensuelle, dramatique et la musique soutient admirablement ce petit chef d'œuvre. Il est agréable de constater qu'on peut renouveler une œuvre tout en restant fidèle à l'original.

Le vampire parodique : Le bal des vampires de Polanski reste encore aujourd'hui l'un des meilleurs films parodiques sur Dracula.

La trame de l'histoire est conservée mais les péripéties sont du plus haut comique sans qu'on ait l'impression (sur le moment) que le trait soit forcé... et pourtant il l'est !



Que ce soit à partir de procédés impossibles (le professeur qu'il faut décongeler dans une bassine d'eau chaude) ou de la reprise humoristique des caractéristiques des vampires -ils ne se voient pas devant une glace (malheureusement nos héros, si !), ils ont peur des croix (même de deux objets croisés et jetés sur le sol), on est bien porté à

rire... même si les vampires ne sont pas des gens très rigolos.

Pour la suite je vais m'éloigner de Dracula. Oui ! Notre homme a fait des petits et le monde en est plein. Le sujet est vaste et je n'en évoquerai que deux aspects.

Le vampire philosophique : Quand on s'entretient avec lui on est proche du nihilisme. Ni dieu ni diable : une profonde angoisse de vivre et aucune réponse aux questions existentielles. Nous sommes dans le monde d'Anne Rice dont l'adaptation au cinéma a vu le jour en 1994.

Des vampires il y en a beaucoup. Il y en a même qui essayent de résister à leur condition de vampire (on ne leur a pas forcément demandé leur avis avant de les mordre pour qu'ils le deviennent).

Ames sensibles s'abstenir.

Les envahisseurs : Vous savez bien : ces êtres étranges venus d'une autre planète. Et bien là non ! Ils sont parmi nous mais ce sont des vampires. Heureusement Buffy est là pour que vous puissiez continuer à lire la *tête dans les étoiles* en toute sérénité. Ils sont partout vous dis-je ! John Carpenter vous apprend même que c'est l'église catholique qui les a créés (un comble non ?)...

Bien d'autres thèmes pourraient alimenter la liste mais, pour conclure, j'ai cru remarquer récemment que le jeune vampire romantique plaisait beaucoup aux jeunes filles. Parents ! Ne laissez pas sortir vos enfants le soir. Je vous souhaite une bonne nuit.

La tête dans les Etoiles sort de façon bimestrielle.



Vous trouverez le fanzine dans notre boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger. Le tout gratuitement bien sûr.

« L'homme est une corde tendue entre l'animal et le Surhomme » (F. Nietzsche) : « Solomon Kane » de R. E. Howard.

Robert Erwin Howard eut une vie fulgurante (1906-1936) durant laquelle il écrivit intensément. Auteur d'une quantité de nouvelles considérable, il correspondit en outre avec Lovecraft, partageant avec l'inventeur de Cthulhu une passion pour le fantastique qui irradie une grande part de sa foisonnante production. La postérité a notamment retenu le personnage de Conan, barbare cimmérien immortalisé au cinéma sous les rudes traits de l'autrichien-californien Arnold Schwarzenegger. Conan, figure passionnante et récurrente dans l'œuvre d'Howard, n'en était pas moins jusqu'à il y a peu l'arbre qui cache la forêt. Fort heureusement, la situation tend aujourd'hui à s'arranger, grâce à une vague de rééditions rendant hommage à l'immense talent de l'écrivain texan...



Ainsi de Solomon Kane, héros (héraut ?) de sept nouvelles et de trois poèmes sertis comme autant de bijoux dans un volume extraordinaire encore dû aux éditions Bragelonne... Tous les textes ont été retraduits, et sont ici proposés dans l'ordre exact de leur rédaction. Par ailleurs, figurent en complément l'ensemble des récits inachevés, fragments et esquisses mettant en scène Solomon Kane. Bref, un ouvrage idéal pour redécouvrir ce personnage sensationnel surnommé « le Puritain », austère protestant toujours vêtu de noir, bretteur redoutable et redresseur de torts obsessionnel (d'aucuns diraient « fanatique »)...

Traquant le mal au-delà des frontières de son pays (Kane est anglais), il aborde l'Afrique dès la première nouvelle éponyme. Cette rencontre est décisive, et Howard donnera le meilleur de lui-même à chaque fois qu'il replongera son personnage au cœur du continent noir. Peu à l'aise avec la modernité, le texan a toujours évité d'enfermer ses récits dans un cadre strictement contemporain, exception faite de quelques unes de ses -excellentes- nouvelles d'épouvante. Les aventures « africaines » de Solomon Kane sont particulièrement symptomatiques de cet état de fait, comme si l'auteur, en proie à une sorte de transe, y jetait au feu le costume étriqué et mesquin de l'homme occidental « civilisé » pour lui opposer une fantasmagorique pureté « primitive ».



Kane se transcendera en Afrique : il y trouvera des ennemis à sa (dé)mesure (la terrible et superbe reine Nakari dans « La lune des crânes »), des amis fiables au-delà de la mort (le sorcier N'Longa dans « Solomon Kane », puis « La colline des morts »), ainsi que des causes à

HOMO KRONIKA UNE RUBRIQUE DE HURLE

défendre (le prêtre Goru et son peuple dans « Des ailes dans la nuit »). Le style d'écriture de Howard est naturellement pour beaucoup dans l'intensité de ces récits : à la fois vigoureux et flamboyant, précis et fluide, il épouse à merveille le rythme des tambours, créant une ambiance lourde et menaçante explosant dans des tempêtes de corps à corps bestiaux. Solomon Kane ira même jusqu'au bout de ce voyage « au cœur des ténèbres » (pour citer J.Conrad) en achevant ce parcours initiatique par une rencontre fusionnelle avec un groupe de jeunes Noirs victimes de trafiquants d'esclaves Arabes (« Des bruits de pas à l'intérieur »). La boucle sera donc bouclée, et cette Afrique brute, païenne, cruelle et belle pourra ainsi ouvrir ses bras au Puritain qui, parce qu'il lui ressemble, aura su la séduire...

Autre point d'orgue de ce recueil, les trois magnifiques poèmes consacrés à Kane : la puissance mélancolique qui les imprègne est digne de celle des « Chants de guerre et de mort » jadis traduits par les éditions Neo. Cerise sur le gâteau, les anglicistes pourront se délecter des versions originales... Souvent sans peur et presque sans reproches, chez Howard en tout cas les héros ne sont jamais fatigués, et le concept de « repos du guerrier » n'existe pas. Promenant son anguleuse et sombre silhouette aux quatre coins du monde, Solomon Kane annonce ainsi une figure qu'un autre Kane, Bob de son prénom, popularisera quelques années plus tard : celle du super-héros un peu trouble...

Les Anglo-Saxons ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, puisqu'il existe désormais un comic-book « Solomon Kane », et qu'un jeune homme plein d'allant nommé Michael J. Bassett a décidé de donner une nouvelle dimension au personnage... Déjà réalisateur des plutôt réjouissants « La tranchée » et « Wilderness », cet impétueux britannique est maintenant l'auteur de « Solomon Kane », le film ! A-t-il droit à l'erreur ? Non. Aura-t-il su relever le défi ? Réponse le 23 décembre prochain dans nos salles... obscures.

Artikel Unbekannt

Le dernier de la série des Terres creuses que voici. Soit la conclusion de 5 années de travail puisque le premier album est sorti en 1985 (voir *La Tête dans les étoiles* n°1)... C'est dire si la collection a été pensée ! *Ou pas...* Mais avant de conclure, examinons-le ce tome III.



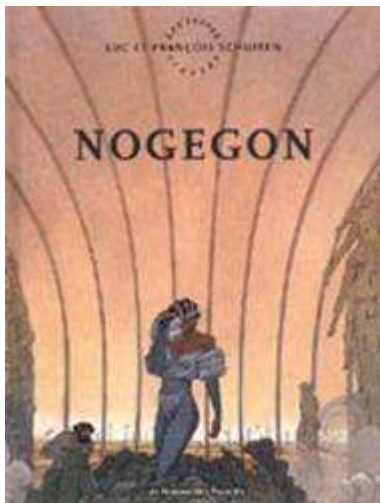
Le titre, Nogégon – calligraphié NogégoN – nous livre (si j'ose dire...) une première clef de lecture : une lecture palindrome. NogégoN se lit à l'endroit comme à l'envers. Dès lors, vous avancez dans la lecture tout en sachant que la seconde moitié de l'histoire fera écho à la première. Un exercice de style en somme – mais n'est-ce vraiment que cela ? Pour y répondre, parcourons-le.

La pagination d'abord, 36 pages. Quoi ? Il n'y a que 36 pages ?! Bien sûr que non... Les 36 premières pages installent l'histoire, toutes les autres ne sont que le reflet poétique dans le miroir d'une narration habile, ingénieuse, créative. D'ailleurs, les pages 34, 35, 36, sont suivies des 36', 35', 34', etc. Un point de jonction, en somme.

Du dessin ensuite. Là, résident à la fois une contrainte phénoménale et un tour de force réussi. En effet, à chacune des 36 premières pages correspondent sa symétrie parfaite – même découpage, mêmes lieux, mêmes personnages et événements identiques dans les 36 suivantes. Les frères Schuiten ont encore poussé la symétrie visuelle jusqu'à son paroxysme. Pour l'exemple, la première case de la trente-sixième page présente une contre-plongée sur deux protagonistes

essentiels à l'histoire ; la dernière case de la page 36' nous offre les mêmes acteurs en plongée. Symétrie parfaite ! Et si je vous disais que toutes – TOUTES ! – les cases sont ainsi articulées... Un tour de force réussi donc, puisque l'histoire demeure cohérente malgré les fortes contraintes que se sont imposées les frangins.

Du scénario enfin. Il est tant question de symétrie qu'elle en devient une conception philosophique – voire religieuse. La charnelle Olive, qui a moins fui la planète Zara que le village des Gammes pour des raisons que je ne peux évoquer ici (sous peine de dévoiler la chute inattendue du tome 1), est recherchée par la non-moins sensuelle Nelle. (Ce que j'aime, moi, chez les femmes dessinées par François Schuiten, c'est qu'elles sont si sexuellement intelligentes qu'elles vous poussent à choper illico votre épouse, votre voisine ou votre belle-mère, pour satisfaire une pulsion insoupçonnée jusqu'à lors – très subversifs les dessins du Belge). Donc Nelle se rend sur la planète Nogégon et se voit accueillie par les Refusés d'une société qui, là où la nôtre prône la valeur travail avec prodigalité, celle-ci avance la symétrie comme seule et unique valeur.



Conséquence d'une telle pensée : Nelle vivra une belle « période d'amour et de création » après avoir subi une sale « période de haine et de destruction ». Une magnifique cohérence !... Une cohérence du récit qui frise le diabolique car, à la septième page, le sage du village des Refusés se fait trancher le bras droit comme la jambe du

même côté ; puis, à la page 7', il se verra tronçonné l'autre flanc. Ainsi, la symétrie qu'engendre de manière inéluctable l'univers harmonieux, est respectée. Et l'idéologie politique dominante, préservée.

Toutefois, à l'instar de l'héroïne, le lecteur se questionnera assez vite sur l'origine de cette pensée dominante. Pourquoi – nom d'une pute borgne ! une idéologie aussi absurde – *chaque chose, chaque évènement, possède et provoque sa parfaite symétrie, tel est le destin de l'univers* – pourquoi – nom d'un cul-de-jatte ! – pareil stupidité induit réellement se qu'elle doit induire ? Pourquoi ?...

A l'heure où j'écris ces lignes, la réponse a généreusement jailli de mon moi le plus profond : « *Mieux vaut prendre ses désirs comme irréels pour l'heure que de prendre son slip pour une assiette de frites* ». C'est pourquoi je ne peux comprendre la relation cause imaginaire/conséquence réelle qui sévit sur Nogégon, et ailleurs...

Pour conclure sur la trilogie : le tome 2 (Carapaces – voir *La Tête dans les étoiles* n°2) peut être zappé au profit d'une lecture plus harmonieuse, cohérente, agréable. Zara (T.1) et Nogégon (que personnellement j'aurais calligraphié nogEgon¹) valent largement le détour. Une histoire dessinée unique en son genre !

Justin Hurlé

**M@INE
COPY**

Reprographie - Impression numérique
Affiches - Flyers - Menus - Carte de visite - Finition

54, rue Parcheminerie - 49100 Angers
Tél. 02 41 43 88 64 - Fax : 02 41 43 88 87
Email : maine.copy@orange.fr

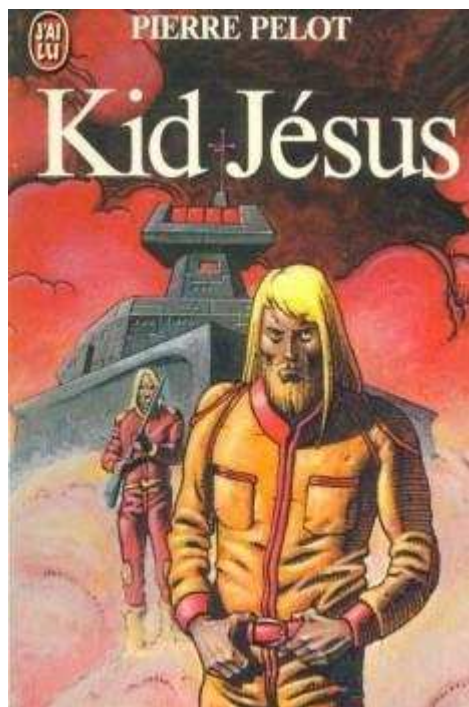
Retour vers le (no) futur(e) : « Orages mécaniques » (« Kid Jesus »+ « Le sourire des crabes » + « Mais si les papillons trichent ») Pierre Pelot.

Dire de Bragelonne qu'il est un excellent éditeur revient à enfoncer une porte ouverte. Mais quand Bragelonne décide de réunir trois romans époustoufflants sous un titre magnifique, force est de constater que nous ne sommes pas loin de l'acte parfait... « Orages mécaniques »... Difficile de ne pas rougir d'une telle comparaison, même indirecte, et croyez bien qu'un fervent admirateur du chef d'œuvre psyché/punk de Kubrick comme votre serviteur n'aurait fait preuve d'aucune indulgence vis-à-vis d'un ouvrage pas assez radical... Fort heureusement, les trois romans qui composent cet épais volume ont été écrits entre 1974 et 1980, et il existait à cette époque toute une f(r)action d'activistes littéraires aussi inspirés que déterminés à utiliser leur stylo comme une Kalashnikov...



Ainsi de Pierre Pelot qui, dans « Kid Jesus », retrace le parcours étrange et chaotique de Julius Port, « fouilleur » de profession (comprendre « archéologue-ouvrier ») dans un futur où le monde est devenu essentiellement rocheux et minéral. Optant pour une narration oscillant entre passé (2353-2355) et présent (2363), l'auteur dévoile une société post apocalyptique régie par

une confédération toute-puissante à laquelle va s'opposer Julius Port, devenu « Kid Jesus » suite à la découverte d'une mystérieuse cassette... Très vite, le jeune homme deviendra « la voix du peuple », et le mouvement social qu'il entraînera prendra une importance beaucoup trop importante pour les castes au pouvoir... Huit ans après sa disparition, un journaliste nommé O'Quien retrouvera le meilleur ami du Kid, Alano Teeshnik, qui lui révélera l'incroyable vérité... Roman fiévreux et cynique, « Kid Jesus » renvoie dos à dos illuminés messianiques et politiciens véreux, et n'hésite pas à enfoncer le clou dans la paume de son martyr en laissant entendre que, si le dialogue peut s'instaurer entre nantis et nécessiteux, c'est que le ver est déjà dans le fruit...



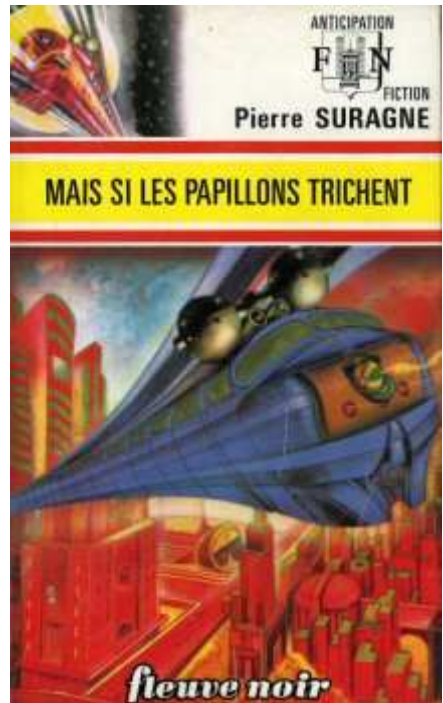
Tout aussi extrême dans le fond, le second texte, « Le sourire des crabes », l'est bien davantage dans la forme. Hautement nihiliste et transgressive, cette odyssee sanglante d'un couple de frère et sœur incestueux et schizophrènes est à couper le souffle. Evitant habilement toute linéarité (l'essentiel du récit se passe sur la route),

Pierre Pelot alterne passages ultraviolets et apartés oniriques, modifiant son style d'écriture en conséquence. Autant de monologues décousus en apparence, qui sont en réalité de brillants rituels donnant l'impression d'être accomplis sous l'emprise de substances hallucinogènes pour mieux épouser la psychose des amants meurtriers... Etonnants « héros » que Cath et Luc, victimes d'une société trop lisse pour eux, et coupables d'actions directes répétées pouvant aller jusqu'à l'empoisonnement prémédité d'Alain, leur petit frère de sept ans, espèce d'oie amorphe gavée de télévision... Un roman dangereux, sorte de cocktail molotov lancé à la face du lecteur qui ne peut malgré tout se défendre d'une certaine sympathie à l'égard de ses protagonistes principaux... A noter enfin que Pelot, perpétuant une longue tradition d'écrivains de fiction visionnaires, anticipe dans ce livre les ravages de la télé-réalité avec une acuité saisissante... Dommage qu'Oliver Stone n'ait pas lu « Le sourire des crabes » : cela aurait pu l'aider à faire de « Tueurs-nés » autre chose qu'un cartoon « live »...



Dernier élément de cette fausse trilogie, « Mais si les papillons trichent » se situe quant à lui dans le cadre de « l'Union Fasciste des Etats d'Amérique » où Price Mallworth, prêtre de la Nouvelle Religion Catholique Eclairée, perd peu à peu contact avec le réel... Marié à Natcha depuis huit ans, il est persuadé... qu'il doit épouser sa compagne prochainement ! Gagné par l'angoisse, Price sent en lui une fracture grandissante qu'il ne

peut identifier : serait-il en train de devenir un « anormal », comme un tiers de la population ? Serait-il gagné par ce mystérieux syndrome nommé « anarpsychose » ? Après plusieurs alertes, Price va finalement « basculer », et Natcha, folle d'inquiétude, ira le chercher jusqu'à son église, assistant malgré elle à une cérémonie intitulée « les confessions de la chair », mortification de masse prétexte à une répugnante orgie... Après avoir posé ainsi les bases de son récit-et tiré à vue sur des cibles qui le méritent bien- Pierre Pelot va alors brillamment démultiplier les pistes de lecture, par le biais d'interférences « dickiennes » qui sont autant de réalités alternatives possibles. Une conclusion en forme de boucle viendra parachever ce roman à la construction exemplaire, superbe illustration de la célèbre phrase d'Edgar Poe : « La vie est un rêve à l'intérieur d'un rêve »...



Verve enfiévrée sous un ciel de plomb et vision bouillonnante avant la pluie acide... Oui, c'est bien d'« Orages Mécaniques » qu'il s'agit : « enragez-vous, qu'ils disaient » !

Artikel Unbekannt